10 NL

René BÉHAINE

L'AVEUGLE DEVANT SON MIROIR

ÉDITIONS DU MILIÉU DU MONDE
40, rue du Cherche-Midi, Paris

HISTOIRE D'UNE SOCIÉTÉ

I. — *Les Survivants*
II. — *Les Nouveaux-Venus*
III. — *Si Jeunesse savait...*
IV. — *La conquête de la vie*
V. — *L'Enchantement du Feu*
VI. — *Avec les yeux de l'Esprit*
VII. — *Au prix même du bonheur*
VIII. — *Dans la foule horrible des hommes*
IX. — *La Solitude et le Silence*
X. — *Les Signes dans le Ciel*
XI. — *O peuple infortuné...*
XII. — *Le Jour de Gloire...*
XIII. — *Sous le Char de Kâli*
XIV. — *La Moisson des Morts*
XV. — *L'aveugle devant son miroir*

L'AVEUGLE
DEVANT
SON MIROIR

8°Y2
88639

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER ALFA MOUSSE
NUMÉROTÉS DE 1 A 30
ET QUATRE EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS A. B. C. D.

Copyright 1958, by Editions du Milieu du Monde

René BÉHAINE

L'AVEUGLE DEVANT SON MIROIR

ÉDITIONS DU MILIEU DU MONDE
40. rue du Cherche-Midi, Paris

Pour JEAN-FRANÇOIS BEHAINE

I

Etait-ce parce que, tant le fait d'exister lui avait toujours paru inconcevable, il n'y avait que l'habitude qui donnât à Michel le sentiment approximatif de la réalité, mais à chacune des phases toujours si différentes de sa vie, quand le rideau se levant découvrait le décor nouveau de l'acte qui commençait, l'imprévu des images dont il prenait connaissance le troublait au point de limiter sa perception du monde à une succession de constatations superficielles et distinctes, et il n'avait plus conscience de lui-même que par la sensation reposante d'être devenu un élément presque passif de ce monde qu'il se bornait alors à réfléchir sans penser à rien. Après une nuit entière passée dans le train qu'il avait pris la veille au soir à Paris, il avait eu sous les yeux, durant plusieurs heures, l'interminable forêt landaise. Toujours pareils, les pins surgissaient, s'éloignaient, disparaissaient, le tronc des plus gros entaillé d'une longue balafre s'arrêtant à un récipient où coulait la résine. Le soleil brillait. Parfois, dans une éclaircie, se montrait une maison basse. Mais sans son large toit rouge qui annonçait que là des êtres humains devaient vivre, et les rares stations desservant des villages isolés, on eut pu croire le pays désert, car si le long de la voie qui en bordait l'étendue monotone et rigide, la forêt présentait partout le même aspect d'aménagement méthodique, on ne voyait personne, et seul le passage du train troublait le silence de cette solitude végétale immobile dans la lumière. Descendu enfin à la gare que mademoiselle Pagès lui avait indiquée, il avait trouvé l'autocar qui devait le conduire à Laurède, et au bout d'une heure de trajet à travers une campagne couverte de cultures morcelées où dominait le hérissement lancéolé des maïs, voici qu'il reconnaissait, s'avançant vers le car qui venait de s'arrêter sur le côté d'une place herbue plantée de hauts platanes, la jeune insti-

tutrice dont autrefois Catherine et lui avaient fait la connaissance à Lavenchères, chez madame Cardavan-Lafourcade, et qu'ils n'avaient pas revue depuis sept ans. L'un et l'autre en se retrouvant eurent le même sourire d'étonnement heureux. Mais si un simple geste avait suffi à abolir la distance, les années écoulées se tenaient entre eux comme des étrangères dont il leur fallait faire connaissance avant de pouvoir échapper à la réserve qu'elles les obligeaient à garder.

Tandis que, d'une voix un peu timide mais à laquelle son léger accent gascon donnait toutefois une vivacité involontaire, elle lui posait des questions sur son voyage, elle le conduisait vers une longue maison sans étage dont la porte restée ouverte laissait voir un corridor qui séparait — elle le lui dit en entrant — la salle d'école de son logement particulier. La maison, très ancienne, avait ce caractère accueillant propre aux vieilles demeures. Une grande cheminée à hotte occupait un côté de la vaste pièce qu'elle lui fit traverser pour le conduire à sa chambre où elle le quitta en lui annonçant que, dès qu'il le voudrait, on commencerait de déjeuner, car, à une heure, elle avait malheureusement à faire sa classe. Il l'assura qu'il ne lui faudrait qu'un instant pour être prêt, et bientôt en effet, l'ayant rejointe, il vint s'asseoir en face d'elle à une table ronde placée non loin de la cheminée, et où le couvert était déjà mis quand il était arrivé. Malgré la saison, un maigre feu hésitant et sans couleur brûlait dans l'âtre, destiné moins à réchauffer la pièce qu'à tenir au chaud un plat posé sur un trépied à proximité des braises. Avec simplicité, elle s'excusa d'avoir à faire elle-même le service. Cependant son aisance était si naturelle que, loin de paraître gênée, elle s'acquittait de cette obligation comme si elle se fût livrée à un jeu ; et le jeu était si bien réglé et se poursuivait dans un décor si approprié, que ce déjeuner tête-à-tête ressemblait à ces repas de comédie auxquels le choix et la disposition des accessoires confère une couleur qui, au lieu de détruire le genre du milieu où l'action se passe, l'agrémente et en fait un amusement pour les yeux. Le plafond de la salle était bas, les murs étaient blanchis à la chaux, les dalles dépolies par l'usage. Mais la nappe couvrant la table était de cette toile bise du pays basque dans le tissu de laquelle s'entrecroisent des rayures bleues et rouges, les verres étaient de cristal, les couverts de vieil argent. Et au plaisir que Michel trouvait à goûter ces contrastes s'ajoutait, pour rendre sa sécurité plus complète, la sensation apaisante de voir, se mêlant aux

aspects sur lesquels se posait son regard, les formes à peine moins réelles d'un passé qui, revenu peu à peu se glisser entre les images présentes, achevait de donner à l'instant une incertitude rassurante.

Mademoiselle Pagès avait commencé par s'informer de Catherine, de Claude, dont elle avait prononcé le nom avec cette émotion qu'on éprouve toujours à penser que, si les années restent sans pouvoir sur la mémoire du cœur, nos souvenirs ne correspondent plus à la nouvelle image de celui sur lequel le temps a passé loin de nous. Ainsi reportée à l'époque où elle avait fait la connaissance du petit enfant qu'elle n'avait ,jamais oublié, elle y avait trouvé tout naturellement les éléments du seul sujet de conversation susceptible d'intéresser son hôte et qui leur fût commun. Nommant l'une après l'autre les personnes que Michel avait connues autrefois et dont pour la plupart il ne savait rien depuis le jour où il avait quitté Lavenchères dans les premiers mois de la guerre, elle lui apprenait ce que chacun était devenu. Il avait été informé, à l'époque où il se trouvait en Suisse, de la mort de madame Cardavan-Lafourcade. Mais il ignorait celle de monsieur Trioson-Baroche. Quant à madame Barbette, entièrement ruinée, elle avait dû vendre l'usine, sa propre maison, et maintenant elle vivait misérablement au Crêt, dans un petit appartement qu'elle y avait loué. Mais bientôt modemoiselle Pagès en revint à madame Cardavan-Lafourcade, entrecoupant à tout moment les commentaires dont elle soulignait son récit d'un de ces mots ou d'une de ces expressions : « enfin... peut-être... n'est-ce pas ?... Je ne sais pas... » qu'elle prononçait d'une voix hésitante mais qui, sans qu'elle le cherchât, donnait plus de poids aux jugements qu'elle semblait s'excuser de porter. Au début de la seconde année de la guerre, madame Cardavan-Lafourcade lui avait écrit pour lui demander si elle pouvait venir passer quelques semaines à Laurède. Sur la réponse qu'elle était attendue avec joie, elle était venue aussitôt et avait habité la chambre même qu'il occupait à présent. A ce moment seulement elle avait fait connaître la raison de son départ de Lavenchères : elle était définitivement brouillée avec madame Barbette, qu'elle accusait de l'avoir trompée et de vouloir la déposséder de sa part d'association. Mais son séjour s'était prolongé, et à mesure que les semaines et enfin les mois passaient, elle s'était montrée de plus en plus exigeante. Elle prétendait se faire servir comme si elle eût été à l'hôtel, voulait manger chaque jour du confit d'oie ou de canard, exigeait chaque dimanche un pâté de foie gras : tout

cela sans participer en aucune manière aux dépenses.

Michel écoutait ce récit en silence, et à découvrir d'un coup d'œil la route que les uns et les autres avaient dû suivre si lentement pour en atteindre les étapes successives, il lui semblait presque être déjà moins tributaire que témoin de cette loi qui, en rendant immuable la plus infime de nos actions, étend indéfiniment notre responsabilité, puisque, si nous sommes toujours libres de choisir notre route, chacun de nos pas laisse derrière nous une trace qui ne nous appartient plus et, par son insertion dans l'ordre universel, fait ainsi de nous les auxiliaires responsables du destin.

— Avec ma classe à faire, continuait mademoiselle Pagès, les visites quotidiennes d'une amie que j'aime bien mais qui ne comprenait pas plus qu'elle ne le comprend maintenant — car elle continue et vous la verrez arriver aujourd'hui — que j'ai parfois besoin d'être seule, que le repos m'est nécessaire, j'étais épuisée. Mais madame Cardavan-Lafourcade ne s'en souciait guère et je ne pouvais pas la renvoyer. Et puis je croyais un peu... enfin... peut-être, à son affection pour moi. Constamment elle me disait qu'elle me rembourserait quand elle aurait gagné le procès qu'elle voulait intenter à madame Barbette. Elle m'assurait qu'elle me considérait comme sa fille, qu'elle me laisserait plus tard tout ce qu'elle possédait. Elle le croyait peut-être... enfin... je ne sais pas, mais un jour que je m'étais rendue à Dax pour y acheter une certaine cuvette destinée à remplacer la sienne qu'elle avait brisée, quand je suis rentrée je ne l'ai plus trouvée à la maison. Elle était allée prendre pension chez une femme du pays en disant de moi : « Aujourd'hui, son sale caractère lui a fait perdre plus de cent mille francs ». Ce sont des amies que je lui avais fait connaître qui par leurs bavardages avaient achevé de lui monter la tête. Elle est encore restée à Laurède plusieurs mois. Enfin, car elle continuait à ne rien payer, on s'est lassé de ses promesses et elle a dû retourner à Lavenchères, où elle est morte peu après. Mais cette libre-penseuse à ses derniers moments a réclamé un prêtre, et comme elle était absolument sans ressources, c'est encore madame Barbette qui a dû faire les frais de son enterrement.

A ce moment, des voix d'enfants s'élevèrent sur la place. Mademoiselle Pagès tourna la tête. Un premier groupe de fillettes se dirigeait vers la porte de l'école. Aussitôt elle se leva, et sans vouloir accepter l'aide de Michel, se mit à desservir la table.

— Je suis malheureusement obligée de vous laisser

seul, dit-elle enfin, quand elle eut terminé. Peut-être voudriez-vous faire une promenade ? Mais si vous préférez rester, vous trouverez là quelques livres.

Et elle lui désigna une petite bibliothèque placée au fond de la salle dont un piano occupait l'angle opposé. Puis, après un dernier coup d'œil un peu indécis autour d'elle, comme si elle éprouvait une certaine gêne à devoir le quitter si brusquement, elle sortit. Mettant à profit la permission qui lui avait été donnée. Michel, dès qu'il fût seul, alla choisir un roman parmi ceux qui garnissaient les rayons et revint s'asseoir dans un fauteuil poussé dans l'embrasure d'une fenêtre. La place, la minute encore d'avant si bruyante, était maintenant déserte et silencieuse. De l'autre côté, en bordure de la route, se présentait de biais une ancienne maison construite dans le style de la région, avec trois fenêtres au rez-de-chaussée et, isolée au milieu de l'angle inégal que formait la toiture dont une des pentes était d'une longueur triple de l'autre, l'unique fenêtre de son étage. Durant quelques instants, il s'attarda à considérer la vieille demeure, s'abandonnant au bien-être qu'il ressentait à ne rien voir au-delà. Enfin il baissa les yeux et commença sa lecture. Mais à peine eut-il pénétré dans ce monde imaginaire qui s'ouvrait devant lui que, déjà distrait de lui-même par le transfert de sa pensée sur les aspects toujours nouveaux qui retenaient son attention depuis le matin, il ne sut plus distinguer ses propres sensations de ce que ressentaient les personnages au milieu desquels il lui semblait vivre, et quand des cris d'enfants lui firent comprendre que la classe était finie et qu'il vit revenir mademoiselle Pagès, le monde qu'il retrouvait lui parut à peine moins fictif que celui dont il venait de se séparer.

Au moment où, s'étant débarrassée du fichu qui couvrait ses épaules, elle se disposait à servir le thé, on entendit un bruit de pas dans le couloir, et, précédée d'un grand chien de chasse qui se mit à parcourir la pièce en flairant les dalles, une jeune fille entra. Elle n'eut pas l'air gêné en découvrant un inconnu, et après que mademoiselle Pagès, qu'elle avait abordée en l'appelant « Mademoiselle », et qui lui avait répondu en la nommant par un diminutif de son prenom, les eut nommés l'un à l'autre, elle s'avança d'une allure garçonnière vers Michel à qui elle tendit la main. Elle avait des yeux noirs et éveillés, le front bas, et sa voix avait un accent si prononcé qu'il en excluait toute intonation personnelle. Mais voyant mademoiselle Pagès

se disposer à lui offrir une tasse de thé, elle refusa d'un geste.

— Non, je ne prendrai rien aujourd'hui. Je venais seulement en passant vous demander si vous ne vouliez pas venir dîner ce soir à la maison, parce que je ne savais pas que votre ami était arrivé. Pour un peu, continua-t-elle en s'adressant à Michel, je vous aurais ramené de la gare où je vais tout à l'heure chercher mon père que j'y ai conduit ce matin. Je n'ai d'ailleurs que le temps. Aussi je me sauve. A demain !

Elle appela son chien, se dirigea vers la porte et, par la fenêtre, on la vit bientôt qui s'éloignait de son pas décidé.

— C'est une de mes anciennes élèves, dit mademoiselle Pagès. Monsieur Navarre, son père, qui a été instituteur ici-même, est devenu par son mariage un des gros propriétaires du pays. Il a six métairies, précisa-t-elle d'un ton naïvement admiratif. Demain, c'est jeudi, je suis libre. Nous en profiterons, si vous le voulez, pour aller chez lui. Vous ferez sa connaissance et celle de sa femme. Mais aujourd'hui je vous propose d'aller visiter votre maison. Elle est tout près d'ici.

Michel accepta, et quand ils eurent fini de prendre leur thé, ils sortirent. Une grosse femme, debout à l'entrée de son jardin, les regardait approcher. Elle ne bougea pas quand ils passèrent près d'elle, et mademoiselle Pagès feignit de ne pas la voir.

— C'est la seule personne du pays qui ne me salue pas, dit-elle à voix basse quand ils furent un peu plus loin. Elle m'en veut, et je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

Ils avaient atteint la route, à un tournant de laquelle se dressait une haute maison grise entourée de grands arbres. Mademoiselle Pagès la désigna d'un regard.

— C'est ici qu'habitent avec leur mère les demoiselles Feutrier. Ce sont elles qui ont tout fait, comme je vous l'ai raconté, pour me brouiller avec madame Cardavan-Lafourcade, mais j'ai agi comme si je ne savais rien et je continue à les voir. Nous pourrons entrer chez elles en revenant, car vous êtes appelé à les rencontrer souvent. Ce sont vos proches voisines. Tenez, voici votre maison !

Elle était à un étage, un peu en retrait de la route dont la séparait un étroit jardin ombragé de deux tilleuls. Au moment d'y arriver, Michel remarqua, encastrée dans le mur au-dessus de la porte, une vieille plaque de marbre entaillée d'une inscription qu'il s'arrêta pour déchiffrer :

« *Père Bon-Esprit*
Soyez pour moi propice
Eloignez-moi de tout vice ».

La plaque, beaucoup plus ancienne que la maison, semblait avoir été placée là comme une conjuration ou un appel confiant aux puissances secourables. De quel passé provenait-elle ? A qui, à quoi avait-elle survécu ? Mademoiselle Pagès n'en savait rien elle-même ; toutefois le mystère ajoutait encore au charme paisible de la naïve invocation, et ce fut sur l'impression laissée en lui par ce signe dans lequel il avait vu un présage de bonheur, que Michel commença la visite de la maison. Mais bien que la médiocrité de l'ameublement ne parvint pas à troubler sa disposition à trouver tout parfait, il continuait à éprouver cette sensation de dépaysement qu'il avait ressentie dès sa descente du train, et qui venait moins de la distance que de l'imprévu des radiations dégagées par une terre sulfureuse à laquelle son organisme n'était pas accordé. Entre la nature du sol et la vie manifestée, le rapport, en effet, est d'une telle évidence que, si le patron sur lequel sont taillées les formes des espèces reste le même, il existe au sein de chacune d'elles des distinctions qui donnent un caractère original aux groupes séparés où cette espèce se distribue. Comme, leur visite terminée, Michel et mademoiselle Pagès sortaient, un étroit et long chariot parut devant eux, tiré par deux vaches, la tête basse sous le joug que dépassaient, pareilles aux branches évasées de la lyre antique, leurs cornes ; et celles-ci étaient si hautes et d'une pointe si aigüe qu'elles semblaient être encore l'arme primitive dont, depuis des siècles, les grosses vaches pacifiques des pâturages de Thiérache n'avaient plus eu besoin. L'homme qui marchait devant l'attelage, son aiguillon sur l'épaule, était lui-même différent de ces lourds paysans auxquels les durs labours dans une terre grasse ont donné une démarche pesante. Mince, le corps souple, il avait, comme tous les hommes que Michel avait rencontrés depuis le matin, un visage fin, aux traits nets, avec des yeux et des cheveux noirs. Mais cette modification du type qui se manifestait ainsi dans l'aspect des animaux comme dans celui des hommes se prolongeait jusque dans leur naturel. Si Michel ne devait se rendre compte que plus tard de la différence d'humeur existant entre les vaches pacifiques de Thiérache et ces petites vaches si facilement batailleuses que de leur mauvais caractère était né un des jeux favoris

de la région, il lui suffit de pénétrer dans la maison des dames Feutrier pour commencer à comprendre l'étroite correspondance de l'être humain avec la contrée qui lui a donné naissance.

Après avoir annoncé son arrivée par de légers coups frappés à une porte qui se trouvait à l'entrée du vestibule dans lequel ils étaient entrés directement, mademoiselle Pagès l'avait ouverte, et tout en répondant par quelques mots aux exclamations de bienvenue de deux grandes filles qui s'étaient approchées d'elle en la voyant paraître, elle se dirigeait, suivie de Michel, vers une vieille dame assise, en face d'une sorte de naine triste, au coin de la cheminée où brûlait un feu de bois. C'était madame Feutrier. Elle tendit à son visiteur une main fine, sachant aussitôt trouver pour l'accueillir des paroles aimables et lui parlant sur un ton de bonne compagnie qui s'accordait mal avec son aspect négligé. Elle portait un caraco gris, une jupe noire, et une grosse canne appuyée à un des bras de son fauteuil montrait qu'elle devait marcher difficilement.

Enfin Michel, qui s'était retourné, fut présenté aux trois sœurs, toutes trois aussi différentes l'une de l'autre qu'elles l'étaient de leur mère. A côté de l'aînée, une forte fille au beau visage fin mais déjà empâté et dont toute la personne révélait plus la maturité épanouie d'une femme que le déclin alourdi de la célibataire qu'elle était restée, la seconde, avec ses yeux hardis, sa grande bouche, son visage camus et ses membres longs, avait l'air d'une jeune ogresse toute prête à saisir et à étreindre la première proie qui se présenterait à sa portée, tandis que la cadette, toute petite, contrefaite, et qui venait de quitter le fauteuil qu'elle occupait auprès de la cheminée quand ils étaient entrés, rappelait ces êtres disgrâciés dont la rudesse d'autrefois s'amusait comme d'un jouet.

Déconcerté et presque étourdi par les éclats des voix dont la sonorité était encore accrue par un accent qui faisait se bousculer joyeusement les syllabes, Michel écoutait, en gardant le silence, le récit qu'avait commencé mademoiselle Athénaïs, l'aînée. Interrompue à chaque instant par mademoiselle Berthe, la seconde, qui complétait, rectifiait ou soulignait certains détails d'une brusque exclamation, elle racontait comment l'après-midi même leur cousin, le notaire de Montfort, était venu leur rappeler que le délai de six mois départi pour la déclaration d'une succession étant sur le point d'expirer, il convenait de procéder sans tarder à toutes

les formalités que la mort de leur père avait rendues nécessaires.

— Si vous aviez vu sa tête quand je lui ai appris que, dans le mois qui avait suivi, nous avions tout fait par nous-mêmes. A quoi bon payer un notaire quand on peut s'en passer !

Elle était retournée s'asseoir sur un divan installé près de la porte, et, tout en parlant, elle sortait d'une corbeille placée devant elle des lambeaux d'étoffes qu'elle découpait en petits morceaux dont elle remplissait une sorte de sac où elle les enfonçait par son ouverture non cousue.

— Vous voyez, dit-elle à mademoiselle Pagès, je fais un coussin pour le divan.

N'en croyant pas ses yeux, car les lambeaux étaient loin d'être propres, Michel la regardait. Soudain il la vit prendre dans la corbeille un vieux bas dont le pied était si raidi de poussière et de sueur séchée qu'il s'agita avec une étrange rigidité quand elle le souleva. Tout naturellement, du même mouvement vif de ses ciseaux, elle le découpa, ajouta les morceaux à ceux qui gonflaient à moitié le coussin, et continuant par un torchon dont l'aspect seul suffisait à montrer qu'il n'était pas passé par la lessive :

— C'est un coussin de tête, précisa-t-elle.

Puis la conversation dévia. On parla d'une course qui devait avoir lieu à Montfort le dimanche suivant. Mademoiselle Berthe était enthousiaste de ce genre de spectacles.

— Vous n'avez jamais assisté à une de nos courses landaises ? demanda-t-elle à Michel.

Et comme il répondait négativement, assurant que d'ailleurs il avait horreur de ces tueries, elle rectifia aussitôt :

— Oh ! il n'y a pas de mise à mort ! C'est seulement un jeu d'adresse. Il arrive bien parfois qu'un écarteur reçoive quelque coup de corne. Mais ils y sont habitués. La peau de leurs côtes finit à la longue par prendre une espèce de callosité qui est parfois si épaisse qu'elle en arrive à amortir le coup. Je vous assure que, quand vous aurez vu une de nos courses, vous y prendrez goût. C'est passionnant !

— Oui, dit mademoiselle Athénaïs, venez donc dimanche. Nous irons certainement, Berthe et moi, car on annonce Escartefigue. C'est un de nos meilleurs écarteurs. Il n'a rien de la lourdeur de certains autres.

— Et de plus, ajouta mademoiselle Berthe, il est beau garçon, ce qui ne gâte rien.

De retour chez mademoiselle Pagès où, en leur absence, une femme du pays était venue laver la vaisselle et préparer le repas, ils se mirent à table aussitôt. La gêne légère qu'ils avaient éprouvée l'un et l'autre le matin s'était dissipée et leur tête-à-tête était devenu plus facile : ce qu'ils avaient vu dans la journée leur fournissait des sujets de conversation. Mademoiselle Pagès donna des détails sur la famille Feutrier. Madame Feutrier, cette vieille dame qui demeurait des heures entières dans son fauteuil, avait été une intrépide cavalière au temps de sa jeunesse ; elle s'était mariée, bien que de famille noble, avec un riche bourgeois. Ses deux filles aînées auraient bien voulu se marier. Athénaïs avait longtemps correspondu, en usant d'un faux nom, avec un écrivain célèbre. Il avait enfin voulu la connaître et elle était allée à Paris où elle l'avait rencontré. Mais sans doute avait-il jugé que la personne ne valait pas l'épistolière, et l'aventure en était restée là. Cependant Athénaïs et Berthe menaient une vie assez étrange, et en hésitant mademoiselle Pagès ajouta qu'un jour Emilie, la contrefaite, avait fait allusion devant elle à des scènes tellement singulières, qu'on pouvait se demander si les deux sœurs ne menaient pas une vie double dont la partie secrète n'était connue que de ceux qui avaient le même intérêt à se taire. Visiblement elle ne parlait pas par médisance, mais elle était heureuse de pouvoir confier ses remarques et ses réflexions et d'échapper ainsi à sa solitude. Enfin, de bonne heure, pensant que Michel devait être las, elle donna la première le signal du coucher. Et en effet, à peine fût-il étendu dans ce lit inconnu, qu'après un instant de bien-être songeur durant lequel il prenait lentement conscience des choses nouvelles au milieu desquelles il allait s'endormir, il éteignit la lumière et s'abandonna sans effort à une obscurité grandissante où peu à peu achevèrent de se dissoudre les rêves de la journée.

Cette impression d'être sorti de scène pour n'être plus que le spectateur de la pièce qui se continuait devant lui, il la retrouva dès son réveil ; et les jours qui suivirent, au cours desquels, durant les heures où mademoiselle Pagès faisait sa classe, il prenait connaissance du pays, ne la dissipèrent pas. L'arrivée, à la fin de la semaine, de Catherine et de Claude qu'accompagnaient la petite servante Fuchsia et la chienne Amie, ne réveilla même pas en lui le plus léger souvenir de ce temps si proche encore auquel leur réunion aurait pu le reporter. Pour la première fois depuis la nais-

sance de Claude, il avait ressenti, en embrassant le bon visage joyeux qui s'était penché vers le sien, une gêne imperceptible, comme si quelque chose d'étranger s'était glissé entre eux. Et, en vérité, la sensation n'était pas illusoire et correspondait bien à une réalité. Un peu avant leur départ de Charmont, madame de Laignes était tombée malade. Craignant soudain, tant leurs rapports, dans les dernières années, s'étaient tendus, de la voir déshériter Catherine au profit de son autre fille, il avait espéré, cet héritage restant pour lui la dernière chance d'échapper aux difficultés croissantes au milieu desquelles il se débattait, qu'une rencontre avec le petit-fils né chez elle, mais qu'elle n'avait pas revu depuis cette époque, était susceptible de lui faire oublier sa rancune, et il avait consenti à ce que Claude accompagnât sa mère à Saint-Loup. Déjà, en s'appuyant ainsi, malgré son désespoir d'avoir à la reconnaître, sur une parenté de sang qui n'était pas la sienne, il avait eu l'impression pénible de s'écarter, faute d'être assez fort pour le défendre, de celui dont rien ne l'avait séparé jusque là. Maintenant que la rencontre avait eu lieu, ce malaise se doublait de remords. Il lui semblait avoir exposé Claude au danger d'une contamination subtile dont sa peur d'avoir à découvrir les effets lui faisait garder le silence. Quel jugement Claude avait-il porté sur le milieu où sa mère était née et avait vécu, sur la femme à qui, bien qu'il la sût l'ennemie de son père, il avait dû donner ce nom de grand'mère qui sanctionnait leur parenté, se mettant ainsi de lui-même dans l'obligation de reconnaître ce que peut-être il eut voulu désavouer ? Qu'il se fût contraint à feindre l'affection ou qu'il eût cédé à une impulsion toute organique, l'alternative pour Michel restait si pénible que, pas plus qu'autrefois il n'avait eu le courage de chercher à savoir ce que Claude avait pensé de Charmont, il n'osa le questionner. Mais le secret qui déjà existait entre eux s'était aggravé et, sans diminuer leur tendresse, augmentait l'intervalle qui insensiblement les éloignait un peu plus l'un de l'autre.

Ils n'en souffraient d'ailleurs pas, distraits par la nouveauté de leur vie. Pour la plus grande tranquillité de son père dont cette intimité naissante garantissait les loisirs, Claude avait trouvé une amie. C'était mademoiselle Pagès. Tout de suite elle avait été attirée par ce grand garçon qui joignait à une maturité sérieuse les candeurs et les naïvetés de l'enfance, et elle s'était amicalement offerte, car il continuait à suivre son cours par

correspondance, à le surveiller dans son travail. Le même qui, un mois à peine auparavant, conduisait la charrue du père Catherin, venait maintenant chaque après-midi, à l'heure où la jeune institutrice finissait sa classe, faire ses devoirs auprès d'elle et étudier sous sa direction les premiers éléments de l'algèbre. Son propre travail terminé, Michel arrivait un peu plus tard, en compagnie de Catherine ; bientôt mademoiselle Navarre les rejoignait, puis, après quelques instants de conversation, elle sortait avec lui pour retrouver un groupe d'amis qui les attendaient sur la place ; et alors commençait, le mur de l'école servant de fronton, une partie de pelote à main nue, jeu auquel Michel était vite devenu très habile.

Une après-midi que, avec d'autant plus d'entrain qu'il l'emportait sur ses partenaires, il comptait les points tout en renvoyant la balle, il entendit le piétinement d'un cheval que son cavalier, un maréchal-des-logis de gendarmerie, venait d'arrêter à l'entrée de la place d'où, sans descendre, il était entré en conversation avec la femme qui témoignait à mademoiselle Pagès une hostilité inexplicable. Tandis que la partie se continuait, les regards de la femme comme ceux du gendarme restaient fixés sur les joueurs avec une telle intensité que, son attention éveillée par cette curiosité insolite, Michel, qui à plusieurs reprises avait tourné la tête, s'aperçut enfin que c'était lui qu'on regardait, et qu'il faisait l'objet de ce mystérieux conciliabule ; et tout à coup il vit le maréchal-des-logis mettre son cheval en marche et se diriger de son côté. Arrivé devant les joueurs qui avaient interrompu leur partie, il s'arrêta et, s'adressant à Michel, laissa tomber du haut de son cheval cette question qu'il posa comme s'il se fût adressé à un vagabond de mauvaise mine :

— Je voudrais bien savoir depuis quand vous êtes dans le pays et ce que vous êtes venu y faire ?

Aussi surpris de la question que du ton sur lequel elle avait été posée, Michel avait brusquement pâli. Un autre n'eût attaché aucune importance à ce qui ne pouvait être que le résultat d'une erreur ou l'effet bien facile à déjouer de quelque malveillance subalterne. Mais au moindre contact de cette force collective qui, dans les périodes de déclin où la Loi est devenue l'arme empoisonnée du Nombre, ne tend qu'à écraser la Personne, Michel s'était toujours senti si dépourvu de défense que, cette fois encore, il perdit instantanément tout contrôle de lui-même et ne sut que répondre en assurant sa voix pour ne pas balbutier :

— Il y a quinze jours environ...

— Et quel est votre nom ? reprit le gendarme. Avez-vous des papiers ?

Comme s'ils craignaient d'avoir été entraîné par mademoiselle Navarre à faire la connaissance d'un personnage suspect recherché pour quelque délit, les deux joueurs du pays, devenus soudain méfiants, ne quittaient pas Michel des yeux, non plus que la voisine qui, immobile au seuil de sa porte, surveillait la scène de loin. Attirée par le bruit des voix, mademoiselle Pagès avait paru à sa fenêtre et, pâle elle-même d'indignation et d'embarras, semblait atterrée. Mais déjà Michel reprenait son sang-froid.

— A mon tour, je voudrais savoir de quel droit vous me questionnez ainsi sur la voie publique. Je réside dans cette commune, j'y habite une maison que j'ai louée. Si vous avez à me parler, présentez-vous à mon domicile, c'est là que je vous répondrai.

— Suffit, dit le gendarme. Mais, vous savez, on a l'œil sur vous.

Et faisant volter son cheval, il s'éloigna. Mais nul n'avait envie maintenant de reprendre la partie interrompue, et, suivi de ses trois partenaires qui continuaient à garder le silence, Michel alla rejoindre mademoiselle Pagès. Elle n'avait pas repris son calme.

— C'est sûrement un tour de ma voisine, dit-elle d'une voix altérée. Mais l'attitude du maréchal-des-logis est d'autant plus incroyable que je le connais très bien. Il est de Montfort où habite ma mère.

A ce moment, Catherine arrivait, et l'incident lui fût aussitôt raconté. Il était trop imprévu pour qu'elle n'en restât pas tout d'abord interdite. Mais si l'explication plausible que lui en donna mademoiselle Pagès commença bientôt de la rassurer, le bouleversement de Michel ne s'apaisait pas. En pareil cas, le mystérieux réseau par lequel l'organisme humain correspond avec tout ce que le cerveau perçoit du monde extérieur qui vient ainsi forcer la barrière que notre corps semblait lui opposer, cet ensemble secret dont le moindre choc détermine l'ébranlement, se mettait à vibrer avec une intensité telle, qu'il avait l'impression d'être parcouru par une rumeur qui, ne cessant de s'amplifier sur son fulgurant parcours, venait aboutir au centre même des rameaux nerveux l'ayant conduite à son terme, et il se sentait comme violé dans son intimité la plus secrète par une force étrangère dont avec angoisse il lui fallait subir l'insupportable contrainte. Tandis que Catherine avait déjà repris sa bonne humeur, il restait inquiet,

mais plus exaspéré peut-être encore. Ainsi, après avoir quitté Charmont pour chercher ailleurs le calme et la tranquillité, déjà il se retrouvait en butte à l'un de ces ennuis tantôt petits, tantôt graves, mais toujours imprévus, qui à tout moment venaient fondre sur lui. Si l'on pouvait attribuer à des circonstances que le plus souvent, il s'en rendait compte, il avait provoquées, ces ennuis aussi faciles en conséquence à prévoir que peut l'être la chute de la foudre quand les conditions atmosphériques qui la déterminent sont réunies, le cas cette fois était si fortuit qu'il soulevait un problème dont il ne réussissait pas à trouver la solution. Plus tard seulement il devait comprendre que, si perdus qu'ils soient dans la foule des hommes, certains en restent si distincts, qu'ils sont pour ceux qui les approchent ce qu'est le chapon pour les autres animaux de la basse-cour. Tous se liguent contre lui parce qu'ils le sentent devenu, par cette modification de leur nature commune, différents de leur espèce bien qu'il en fasse toujours partie. L'homme qui, ne serait-ce que par son goût de la justice, tend à s'éloigner des instincts auxquels dans son ensemble l'humanité demeure encore assujettie, devient aussitôt pour la foule un intrus dont le caractère exceptionnel éveille immédiatement son inquiétude et attire son hostilité. Seule l'évidence de la force, parce qu'elle est l'unique valeur à laquelle croit le Nombre, oblige les hommes à dissimuler cette haine spontanée dont la joie mauvaise qu'ils éprouvent à la satisfaire ne leur semble plus valoir les risques auxquels ils se sentent alors exposés.

De cette primauté de la force, Michel ne devait pas tarder à trouver un exemple. Tout en se mêlant parfois d'un mot à la conversation qui se poursuivait autour de lui, il continuait à chercher les raisons de cette inexplicable hostilité du sort à son endroit. Qu'avait-il souhaité toute sa vie, sinon la paix et la sécurité : passer inconnu de tous et n'avoir d'autre pouvoir sur les hommes que le pouvoir de les éviter. Petit enfant, il avait rêvé d'aller vivre à la lisière de quelque pampa de l'Amérique, sur des terres qu'il eût exploitées et dont il ne se fût éloigné qu'à de rares intervalles pour se rendre chez les civilisés auxquels il se fût mêlé avec prudence et comme on entreprend une expédition qu'on sait être dangereuse. Il se demandait maintenant si, même là-bas, aux confins du monde, la méchanceté des hommes n'aurait pas su l'atteindre encore, et cette pensée l'empêchait de reprendre son calme. Cependant, ainsi qu'un ressort se rétablit avec d'autant plus

de force dans sa situation première qu'il a été plus fortement tendu, l'excès même de son malaise finissait toujours par lui donner le besoin de lutter contre la force qui l'avait contraint. Cette fois encore, après avoir plié, il réagit, et aussitôt il se sentit soulagé : il venait de se décider à prendre l'offensive en écrivant au capitaine de gendarmerie pour lui signaler l'inconvenance du maréchal-des-logis et demander une punition. C'est ce qu'il fit le soir même. Mais sentant ses forces insuffisantes, il eut l'adresse de se donner des alliés. Dans les derniers temps de son séjour à Charmont, il avait eu l'occasion d'entrer en correspondance avec un ancien Président de la République et un ministre alors en exercice. L'un et l'autre lui avaient répondu personnellement, et par hasard les deux réponses s'étaient glissées parmi les papiers qu'il avait emportés. Comme on fait appel à des témoins de moralité, il joignit ces réponses à sa lettre, se disant que les noms des signataires étaient de nature à exercer la meilleure influence sur l'esprit de celui à qui il l'adressait. Il ne se trompait pas. Le surlendemain, le capitaine de gendarmerie venait lui exprimer ses regrets de l'incident et l'informer que le maréchal-des-logis avait été puni. Toutefois la revanche de Michel devait être plus complète encore qu'il ne l'avait espéré. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'un gendarme arrivait chez lui à l'improviste. Plus intrigué qu'inquiet, car son visiteur semblait très embarrassé, il se demandait ce qui pouvait motiver cette visite. Enfin, si amusé qu'il dut faire des efforts pour réprimer son envie de rire, il en apprit l'objet. Ayant su que cet inconnu un moment suspecté avait les plus hautes relations, le gendarme venait le prier d'intervenir en sa faveur pour lui faire obtenir la médaille militaire.

Toutes ces nouvelles, dont Michel ne manqua pas de faire négligemment état tant chez les demoiselles Feutrier que chez les Navarre, eurent pour résultat de lui donner immédiatement à Laurède une importance qui lui sembla garantir la tranquillité qu'il était venu y chercher, et il crut pouvoir profiter de ses vacances. Bien que le pays lui parût beau, avec son étroite bande boisée qui, au bas du plateau à la lisière duquel s'étendait le village, longeait l'Adour, on y trouvait partout l'action ou la présence de l'homme, et, pour comprendre le langage des arbres ou celui de l'eau, Michel avait besoin du mystère et de n'être pas seul pour le goûter. Aussi, tout en étant heureux du repos que lui apportait ce changement complet d'existence, ce sen-

tait-il tranquille sans pour cela être satisfait. Il était encore si las de son immense effort de cinq années que, dans la peur de ce qui l'attendait au retour, il ne pensait jamais à ce passé si proche encore mais que rien pourtant n'eût relié à sa vie présente sans l'ouvrage qu'il y avait commencé et auquel il continuait à travailler chaque jour avec la même régularité patiente. A peine cependant avait-il laissé sur sa table ses papiers couverts de ratures que ce dernier fil se rompait, et il s'abandonnait à la joie négative que donnent aux cœurs qui ont souffert la perte momentanée de tout souvenir et l'indifférence du lendemain. Mais de n'être plus lui-même lui faisait oublier celui qui en restait et devait en rester toujours la meilleure partie. Alors que durant si longtemps il avait eu Claude pour compagnon de promenade, c'était seul maintenant que le matin, par une route en pente raide serpentant à travers le bois, il descendait à la berge plantée de saules où l'accueillait le silence. Devant lui, le fleuve opposait son long glissement aux reflets immobiles qu'il portait sur ses ondes. Au milieu des prés qui bordaient l'autre rive, on distinguait les toits rouges d'une métairie à laquelle appartenait le blanc troupeau d'oies qu'on voyait nager lentement à la lisière du courant, parmi les images renversées des peupliers que plissaient sous la lumière les ondulations miroitantes de l'eau. Sur quel invisible plan, au sein de quel inaccessible mystère avaient-ils pris leur place définitive, ces clairs matins d'autrefois où, à Lavenchères, en contre-bas de la cascade qui tombait du rocher, son tout petit garçon jouait sous ses yeux en chantonnant de bonheur parmi les grosses pierres sur lesquelles bondissait l'eau claire qui baignait ses pieds nus ; et ceux plus proches bien que déjà si lointains où, étendu auprès de Claude sur quelque grève écartée du lac Léman, il restait immobile de plénitude parce qu'il le gardait dans son bras ? La sonnerie assourdie de l'horloge de l'église lui annonçait l'heure du retour

Quelquefois, comme il remontait la côte, il lui arrivait de rencontrer, un livre dans une main et tenant sa carabine de l'autre, mademoiselle Navarre qui s'en revenait chez elle. Sans doute tenait-elle, par ses ascendants, de ces Basques chaussés d'espadrilles qui, un gros sac chargé d'objets de contrebande aux épaules, gravissent dans la nuit les pentes détournées des Pyrénées, car elle aimait à errer seule dans les bois où elle s'arrêtait à lire sous un arbre, ne s'interrompant que pour tirer, sans souci du garde-champêtre qui avait

pris le parti de ne jamais la voir, les oiseaux qu'elle entendait passer à sa portée. Il la retrouvait à la fin de l'après-midi chez mademoiselle Pagès. On l'apercevait qui traversait la place, puis, précédée de son chien, elle entrait, toujours aussi exubérante, ayant toujours quelque nouvelle à raconter, mais en réalité ne demandant à cette visite quotidienne qu'un moyen de tromper son désœuvrement et la lassitude visible d'une trop longue attente. Tout comme les demoiselles Feutrier, elle attendait en effet un mari. Avec sa fortune, ce n'était pas, quant à elle, qu'elle manquât de prétendants. Toutefois elle ne voulait, désir exceptionnel dans son milieu, qu'un mari qui lui plût, et bien qu'elle eût déjà vingt-six ans, elle préférait attendre encore. Avec l'espoir de le rencontrer, il n'était pas une fête où elle n'allât. Annonçait-on un bal, une course, une partie de pelote, elle s'y rendait aussitôt, parfois seule à bicyclette, ou avec quelque jeune fille de ses amies qu'accompagnait un frère ou un cousin, parfois encore son père, dans son automobile qu'elle conduisait comme un garçon. Avant l'arrivée à Laurède de ceux qu'elle trouvait toujours en tiers entre elle et mademoiselle Pagès, elle profitait de cette confidente à qui elle osait tout dire pour la tenir inlassablement au courant de ses espoirs bientôt suivis de ses déceptions. Maintenant, obligée de se taire, elle se bornait à donner des détails sur la partie de pelote ou la course à laquelle elle avait assisté et à nommer les personnes qu'elle y avait rencontrées. On la sentait déçue, mais non découragée. Enfin elle se levait, et elle n'avait pas quitté la pièce que déjà son visage avait repris l'expression de bonne humeur qui lui était habituelle, comme si cette évocation de la fête dont elle venait de faire le récit eût suffi à réveiller ses espoirs, et qu'elle attendît du lendemain ce que ne lui avait pas apporté la journée maintenant finie.

Si pour Michel les jours étaient pareils, cette monotonie, qui à Charmont lui avait été si pénible, lui donnait seulement une impression d'unité tranquille, et, comme le fleuve qu'il retrouvait chaque matin et dont l'intarissable cours ne réussissait pas à modifier l'aspect, le temps s'écoulait sans qu'il prit conscience de son mouvement. Le dimanche, quand mademoiselle Navarre ne les emmenait pas dans sa voiture visiter les environs, mademoiselle Pagès leur proposait de faire avec elle quelque longue promenade. Plusieurs fois ils s'étaient ainsi rendus à Montfort, un bourg voi-

sin distant de quelques kilomètres, où habitaient les parents de la jeune institutrice. C'étaient des gens très simples qui, après avoir longtemps occupé la place de gardiens dans une propriété du pays appartenant à une riche famille juive, tenaient maintenant un commerce de légumes. Mais mademoiselle Pagès, qui avait joué étant enfant avec la fille à présent mariée des Lévy, en était restée l'amie. Elle la tutoyait et l'appelait par son prénom. Manifestement, malgré sa grande élévation de pensée, les Lévy, à cause de leur fortune, prenaient à ses yeux cette valeur qu'accordent les cœurs simples et sans envie aux bénéficiaires d'un pouvoir dont ils sont privés. On la sentait un peu éblouie d'être traitée en égale par l'élégante jeune femme qui, au cours de ses passages dans le pays, lui faisait partager pour quelques jours sa vie de fêtes et de plaisir. L'année précédente encore, Myriam Lévy, devenue madame Salomon, l'avait emmenée faire en automobile un voyage de quinze jours sur la côte basque. Elle en conservait une reconnaissance éblouie et cherchait à faire partager son admiration pour tout ce qui touchait à celle qui la lui inspirait. Un dimanche, elle proposa à ses trois amis de leur faire visiter la propriété des Lévy, alors absents. La maison, entourée d'un parc, était de celles qui, importantes et sans style, tiennent lieu du château dans les villages d'où la noblesse a disparu. Elle avait appartenu, leur expliqua mademoiselle Pagès, à l'ancien notaire du pays. Mais succédant ainsi à une de ces familles d'origine terrienne qui, sans d'ailleurs y parvenir, prétendent jouer le rôle des familles nobles dont elles ont pris la place, les Lévy s'y étaient installés. Déjà, la seconde étape de la destruction d'un ordre social millénaire était atteinte.

Michel ne devait pas tarder à constater le mal que dans tous les domaines pouvait accomplir la race errante qui nulle part n'est chez elle et partout veut imposer ses modes de sentir et de penser. Une après-midi qu'il se rendait chez mademoiselle Pagès, il vit, devant la porte de l'école où une grosse automobile découverte était arrêtée, une élégante jeune femme sur le point de prendre congé de la jeune institutrice. De profil accusé, très brune, les bras ornés de bracelets et ayant à ses mains plusieurs lourdes bagues, elle accueillit avec une aisance excessive cet inconnu que mademoiselle Pagès lui avait présenté de sa voix toujours un peu hésitante mais dont l'accent révélait cette fois une satisfaction timide. Puis, après avoir échangé quelques

mots avec ceux qu'elle avait visiblement l'impression de laisser à la médiocrité d'une vie dont elle avait hâte de s'éloigner, elle monta dans sa voiture qu'elle mit prestement en marche et, sur un dernier geste d'adieu, gagna la route au premier tournant de laquelle elle eut bientôt disparu.

— Myriam ne fait que passer, car elle s'en va rejoindre son mari à Biarritz. Mais elle a tenu à faire un détour pour venir me voir, dit mademoiselle Pagès quand ils eurent gagné la salle où persistait, comme le sillage du luxe, le parfum capiteux de celle qui s'y était arrêtée. Elle a toujours été si gentille pour moi. Tenez, l'année dernière, comme je vous l'ai déjà dit, elle et son mari m'ont emmenée faire un voyage de quinze jours sur la côte. Nous ne descendions que dans les palaces et le soir nous allions dans les cabarets les plus élégants. Ils m'ont même conduite un soir dans un cabaret où nous avons vu des danseuses nues.

Elle se tut, comme s'il fallait laisser le temps de se dissiper aux images de cette existence extraordinaire auprès de laquelle la sienne lui semblait si terne et presque triste.

— Et puis, reprit-elle, c'est une femme d'une telle intelligence ! Elle aime la littérature, elle écrit même. A Neuilly où ils habitent, elle vient de fonder une revue littéraire. Tenez, voici le premier numéro qu'elle m'a laissé !

— Attiré par la curiosité, Michel alla prendre la brochure et, l'ayant ouverte, commença de lire le manifeste par lequel elle débutait.

« Avec le surréalisme, il ne faut pas hésiter à le dire et à le proclamer, la poésie française a connu une des périodes les plus riches, les plus variées, et sans doute la plus admirable de son histoire. Synthétique avant tout, le surréalisme, qui nous apparaît comme le précipité le plus riche d'éléments composants, pouvait marquer un point de départ, une origine, une source au jaillissement inépuisable. La poésie, désormais presque exclusivement tournée vers l'exploration de la subjectivité, va reculer jusqu'aux limites du possible la plasticité du moi. Elle va signifier non plus des aptitudes, mais des comportements. L'écriture automatique deviendra la source même où la conscience ira puiser ses notations les plus aiguës de ses états psychiques passagers, utilisant toutes les formes de délire, d'automatisme et d'hallucination. Le rôle du poète de demain consistera à explorer le latent, ce qui reste encore d'inexprimé dans le message que le surréalisme nous a transmis. »

Bien que le manifeste fût loin d'être fini, Michel ne jugea pas utile d'aller plus avant. Au hasard, il tourna plusieurs pages, et voici la strophe sur laquelle son regard s'arrêta :

« Que pour toi, petit pape à forme d'hippocampe
Que pour toi, récif d'âme aux flèches du torrent
Que pour toi, chef de l'œuf, cavalier d'une crampe,
Que pour toi, souci d'hommes aux gouffres du parent.

Et le poème se poursuivait. Certains vers, par leur originalité plus poussée, se détachaient du contexte :

« Dressés sur leurs moignons, l'autobus et le rat
Songent au bord du gouffre qui promet ce vertige. »

La strophe se terminait sur une image dont la hardiesse était encore rehaussée par la richesse de la rime.

« Vous montre aussi vos fronts attentifs sur leur tige. »

Curieux de cette démence où s'affirmait la décomposition d'un monde qui touchait à sa fin, Michel fit choix d'un autre poète.

« Et adieu, Popaul
Ou bien, quoi ?
Jamais ? Non ?
Dis, gros lot, où veux-tu donc tomber ? »

La suite n'ajoutant rien au talent de l'auteur, il passa vite aux poèmes suivants. Mais après avoir trouvé cette comparaison : « Comme un fou qui pèle une huître », après cette autre où s'affirmait une expérience physiologique des plus osées : « Le crâne touche la bouche », il s'arrêta net devant ce vers qui, pour ne pas se trouver à la fin de la revue, lui parut des plus propres à fournir la conclusion :

« Merde, on n'y voit guère. »

Sans doute l'indignation constituait-elle le ressort principal de son âme, car le lendemain, sur la route le menant à l'Adour, il pensait encore à l'affreuse influence de cette race qui, dans tous les pays où elle passe, découvre immédiatement le point déjà gâté ou s'applique à faire mûrir le germe que le plus souvent elle y a elle-même déposé. N'en trouvait-il pas un premier exemple dans la satisfaction évidente de cette juive millionnaire s'amusant, pour raviver ses plaisir, à provoquer l'envie naïve du témoin qu'elle leur donnait, puis, attirée spontanément par un déséquilibre auquel le sien venait s'ajuster sans effort, s'associant et bientôt poussant à ce désorde caricatural qui, dans le domaine de la littérature et des arts, est moins, de la

part de ceux qui s'y ravalent, un effet prémédité de scandale, que la transposition sur un plan visible de la bassesse de leur âme, et souvent de leurs tares organiques ? Cependant, si le mal dont souffrait la France entière venait ainsi du dehors, pourquoi la contagion s'étendait-elle avec cette facilité ? Il se le demandait tout en marchant et dans sa réponse retrouvait la conclusion à laquelle d'autres exemples lui avaient déjà permis d'aboutir : une société où l'égalité, érigée en principe, était passée des rapports entre les hommes aux rapports entre les valeurs, au point que la démence, la laideur, le grotesque, l'inachevé et l'informe avaient acquis des droits égaux à ceux de la sagesse, de la beauté, de la raison et de la perfection, une société ainsi déréglée était d'autant plus perméable à ces influences étrangères que ceux qui, autrefois, donnaient naturellement le modèle sinon des vertus, du moins d'un goût presque toujours sûr, ceux-là avaient disparu ou avaient dégénéré. Pour la plupart, les derniers représentants de la classe aristocratique ne témoignaient de leur ancienne noblesse que par la persistance du nom qu'ils continuaient à porter. Etait-ce dû à la nature sulfureuse d'un sol où abondaient les sources chaudes, au climat orageux qui y répondait, mais dans cette région la déchéance se compliquait de tares et touchait à la dégradation.

Tandis que, étendu maintenant sur la grève, il regardait le blanc troupeau des oies fendre paresseusement le reflet des nuages à la surface luisante de l'eau, il se rappelait la visite qu'une après-midi mademoiselle Pagès l'avait emmené faire avec Catherine à une dame veuve, mère d'une fille d'une vingtaine d'années, et qui appartenait à une ancienne famille noble du pays. La mère avait toujours son grand air, mais la fille, atteinte de boulimie, présentait l'aspect repoussant de ces êtres encore jeunes dont l'embonpoint excessif semble prêt à faire craquer une peau tendue et malsaine, ce qui ne l'empêchait pas d'être, au su de tout le pays, la maîtresse de son jardinier. L'ancienne bourgeoisie, ces gens du Tiers qui durant des siècles avaient donné à la France la partie la plus saine de son armature sociale, n'avait pas mieux résisté, sans doute pour les mêmes causes, et était plus gâtée qu'ailleurs. Le notaire des dames Feutrier, devenu veuf et père d'une fillette d'une dizaine d'années, vivait ouvertement avec un jeune homme à qui, afin de masquer leur liaison, il avait donné une place de clerc dans son étude. Visiblement l'ancien monde touchait à son terme, et sur ses

ruines une société nouvelle tendait à s'établir. Mais à constater la bassesse des principes dont elle se réclamait, Michel se disait que d'un germe mauvais rien de bon ne peut sortir, et qu'avant même d'avoir donné son fruit, elle montrait qu'elle était condamnée.

Cette société nouvelle, il en prenait une conscience plus exacte à mesure que les jours passaient. Bien que les conditions de vie différentes selon les régions où il en avait constaté les effets donnassent au mal des aspects divers, ce mal était partout le même. Si à Charmont, comme dans toutes les provinces où l'argent était rare, la paysannerie, sans modèles et sans guides, n'avait d'autre but que d'amasser pour accroître son bien ; dans ce pays des Landes, où l'exploitation de la résine avait généralisé la richesse, une ambition d'un ordre en apparence plus élevé avait pris naissance : il n'était personne, parmi les propriétaires du sol, qui n'eût le désir de profiter, sans la contre-partie des devoirs qui les légitiment, et leur justification par des aptitudes, des avantages extérieurs attachés à la condition de ceux que le lent effort de leurs ascendants a affranchis peu à peu des rudesses du travail manuel pour les adapter progressivement à d'autres tâches qui, bien que différentes, n'en sont pas moins pénibles, mais dont la multitude, incapable d'en concevoir la grandeur, jalouse la facilité apparente tout en niant une inégalité que son envie même démontre qu'elle reconnaît. Aussi, avec l'illusion de sortir de leur milieu, les plus riches parmi les filles de ces petits propriétaires exploitant eux-mêmes leurs terres cherchaient-elles à épouser le seul homme du village qui, ne travaillant pas manuellement, leur donnât l'impression d'une première supériorité sociale. L'instituteur était ainsi pour elles ce qu'eût été autrefois le petit noble du pays. A une des fêtes où mademoiselle Navarre les avait emmenés dans sa voiture, Michel avait pu voir, descendant d'une automobile découverte, un jeune couple sur la condition duquel, à première vue, il eût pu se méprendre, s'il n'avait constaté avec surprise que son conducteur portait à la main un stick dont il se battait la jambe avec cette affectation de désinvolture qui, aux yeux du vulgaire, marque et justifie le rang. C'était, lui apprit mademoiselle Pagès, l'instituteur d'un village voisin, marié à la fille d'un riche résinier.

Le cas n'avait rien d'exceptionnel, et il se constituait de la sorte une espèce de bourgeoisie hybride qui, née avant terme, joignait à une large aisance la mesquinerie

du milieu dont elle sortait. Trop facilement portés à s'abuser sur leur propre importance, tant par suite de leur habitude d'exercer sur les écoliers une autorité incontestée que de la fortune dont ils disposaient, — car ils joignaient à leur traitement et souvent encore aux émoluments de secrétaire de mairie les revenus de la dot parfois considérable de leur femme — ces petits personnages qu'étaient ainsi les instituteurs aux yeux des habitants de leurs villages se préparaient à l'existence oisive de propriétaire campagnard qui devenait la leur quand, parvenus à l'âge de la retraite, ils n'avaient plus d'autre occupation que de gérer les biens dont le plus souvent leurs femmes avaient alors hérité. Mais la fortune ne modifiait pas leur naturel. Dans leurs maisons qu'ils ne cherchaient pas plus à embellir qu'à rendre plus confortables, ils menaient une vie si matérielle que, mis en état de moindre résistance par une alimentation où dominaient les confits d'oie et de canard, les foies gras, les salaisons, le tout arrosé d'un vin dont l'absence de cave faisait une boisson acide à laquelle leurs palais étaient habitués, ils étaient fréquemment atteints de ces maladies qui, autant que de la misère, résultent d'une nourriture échauffante. Tandis que madame Navarre, ainsi, avait le visage jaune et desséché des personnes souffrant d'une maladie de foie, son mari, opéré à la suite d'une occlusion intestinale, était affligé d'une affreuse infirmité qui n'enlevait rien d'ailleurs à son appétit. Il ne sortait plus, sinon en voiture, que pour aller voir ses métayers. Avec son visage couperosé, sa moustache grisonnante, il ressemblait assez à un de ces terriens déchus dont l'habitude de ne parler qu'à des inférieurs continue de donner à leur accent une autorité apparente. Plusieurs fois, Michel avait eu l'occasion de l'accompagner à une de ses métairies, et il avait été surpris de l'aisance cordiale avec laquelle cet ancien instituteur s'adressait, en les tutoyant, à ces grands paysans bruns qui ne l'abordaient jamais sans retirer leurs bérets et ne lui répondaient qu'en le nommant « Monsieur Navarre ».

De part et d'autre, l'attitude et le ton étaient si naturels que Michel s'était rendu compte d'une évidence dont sa vie à Charmont lui avait déjà donné une première preuve : la noblesse terrienne n'était pas une création arbitraire, mais la consécration d'un état de fait. Cependant ce qu'elle comporte de virtualités fécondes chez ceux dont l'autorité reconnue est la conséquence d'une longue hérédité de pouvoir acquis par la prépondérance des services rendus, se réduisait là,

puisque de part et d'autre l'intérêt seul était en jeu, à une attitude dont aucune des parties ne comprenait encore le caractère superficiel et instable. Tout en acceptant comme un droit naturel la reconnaissance, par ceux qu'il jugeait ses inférieurs, de prérogatives dont il n'était pas sans goûter les avantages, monsieur Navarre se refusait néanmoins à convenir d'une loi qui l'eût obligé à reconnaître que, s'il dominait certains, il était dominé par d'autres : loi d'ailleurs sans injustice, puisque, si chacune des marches de l'escalier est tout à la fois au-dessus de la précédente et au-dessous de celle qui lui succède, toutes sont également indispensables, et que l'escalier ne peut exister sans ses divisions. Pour lui, l'égalité, parce qu'elle lui permettait de nier toute supériorité, était le principe fondamental du droit social. Un dimanche, ils avaient rencontré un lieutenant de race noire en uniforme. Comme Michel, qui croyait que les nègres ne pouvaient accéder aux grades d'officier dans l'armée métropolitaine, exprimait sa surprise, monsieur Navarre lui avait répondu sur un ton de reproche qu'il n'y avait aucune raison pour qu'un noir ne devînt pas, s'il le méritait, général. « Tous les hommes sont égaux, avait-il ajouté, et pas plus qu'il n'existe de différences entre les individus, on ne peut en faire entre les races. » Seule la nécessité d'aller, pour justifier cette assertion, jusqu'au bout des conséquences qui en découlaient, le poussait à attribuer une valeur absolue à une théorie qu'en réalité il ne soutenait que dans la mesure où il y trouvait un avantage, car il n'eut jamais accepté de se découvrir pour parler à son métayer alors que celui-ci fût resté couvert, et la seule idée d'avoir un nègre pour gendre eût incontestablement soulevé son indignation. Ainsi, partout, en certains points hypocrite et muette, ailleurs s'affirmant et récusant ouvertement les vérités de l'expérience, l'envie préparait ces époques affreuses où seraient réduits au même niveau les degrés nécessaires à l'évolution de la vie.

Cependant l'été s'avançait, et avec les grandes chaleurs avait commencé la saison des orages. Au cours de la journée, l'air devenait immobile et brûlant, les blancs nuages dispersés errant à travers l'espace se rassemblaient, le ciel s'assombrissait, et brusquement un éclair annonçait l'approche du bouleversement passager qu'une heure plus tôt rien ne laissait prévoir. Aussitôt, s'ils étaient en promenade, ils se hâtaient de rentrer, et de la maison de mademoiselle Pagès chez

qui tous quatre étaient arrivés juste à temps, ils regardaient tomber la pluie torrentielle à laquelle ils venaient d'échapper. Mais il est des orages dont aucun abri ne préserve, d'autant plus redoutables qu'éclatant à l'improviste ils nous trouvent sans défense et dans l'incapacité de détourner leurs coups. Le repos que Michel goûtait avec tant de bien-être était fait surtout de la certitude qu'il avait de ne jamais recevoir de lettres. Il pouvait maintenant rencontrer le facteur ou le voir passer devant leur maison sans cette appréhension que si longtemps avait suffi à éveiller en lui la vue de celui qui lui apparaissait comme l'effrayant messager du destin. Sa sécurité de la veille lui semblant la garantie de celle du lendemain, il était donc tranquille. Il oubliait qu'avant d'atteindre son but, la flèche déjà a été décochée.

Un matin, comme il venait de sortir, le facteur l'arrêta pour lui remettre une lettre. Tout d'abord, avant de l'ouvrir, il examina le cachet de la poste. La lettre venait de Laon. Intrigué, il déchira l'enveloppe, mais à peine eût-il découvert le mince papier bleu dont la couleur seule avait suffi, en lui rappelant tant de mauvais souvenirs, à lui annoncer un ennui nouveau, qu'il se sentit avec horreur ressaisi par la force maléfique à laquelle il avait pu croire que l'éloignement l'avait soustrait : c'était une assignation au nom de son fermier. Celui-ci réclamait le remboursement d'une avance sur les indemnités pour dommages de guerre que les services de la préfecture de Laon avaient affectée par erreur à la réfection des bâtiments quand elle lui revenait au titre de remise en état du sol. Le fait, exact en soi, remontait à plus d'une année. Mais Michel se souvenait parfaitement que, l'erreur reconnue, il avait fait virer au compte de monsieur Joly, son fermier, une somme équivalente prise sur son propre compte. De plus, afin d'éviter toute contestation ultérieure, il avait pris soin, aussitôt le règlement effectué, de faire dresser par maître Pommier son notaire, un acte sous-seing privé par lequel monsieur Joly reconnaissait avoir obtenu satisfaction. L'évidence était telle que cette réclamation l'effrayait par son caractère inexplicable, d'autant plus que l'avoué poursuivant était celui dont il s'était fait un ennemi. Ce qui rendait toutefois sa réponse plus difficile, c'est que l'acte se trouvait à Charmont et que, s'il pouvait en rappeler le sens, il lui était impossible de l'envoyer en communication ou d'en donner la copie. Enfin il se décida à faire part à l'avoué de ces faits qui rendaient son droit incontesta-

ble, en l'informant que maître Pommier, à qui il écrivait par le même courrier, allait d'ailleurs lui en donner l'attestation ; puis, ayant reçu, dans la semaine qui suivit, la réponse de son notaire, il se sentit plus tranquille et bientôt même oublia l'incident qui lui paraissait cette fois définitivement réglé.

Les distractions, d'ailleurs, ne lui faisaient pas défaut, et il ne se passait guère de semaine sans que mademoiselle Navarre les emmenât dans sa voiture soit à une partie de pelote, soit à une de ces courses landaises qui ne sont qu'un jeu facile et sans danger, puisque la petite vache qu'on voyait se lancer sur l'écarteur serré dans son vêtement de toile blanche, la taille entourée d'une large ceinture rouge, était au moment précis du choc détournée du but qu'elle visait par une secousse de la longue corde attachée à ses cornes et dont, debout à l'entrée de l'arène, le propriétaire du troupeau tenait l'autre extrémité en main. Ils revenaient à la fin du jour, saisis par la fraîcheur d'un crépuscule acide où déjà s'annonçait l'automne. C'était l'époque de la migration des palombes, ces pigeons sauvages dont les chasseurs du pays, groupés par cinq ou six sur une plateforme pratiquée dans le bois à la cime d'un arbre, allaient guetter le passage en occupant les longues heures de l'affût par des parties de cartes qu'ils n'interrompaient que pour demander à leurs paniers chargés de victuailles et de bouteilles un nouveau moyen de tromper leur attente. Mais doublant les grands vols bruissants qui par intervalles traversaient le silence, la nuée grise des ortolans venait s'abattre dans les champs où, parmi le court hérissement des tiges sectionnées de maïs, de grands filets tendus arrêtant leur essor faisaient de ces minuscules éléments du ciel de tristes et silencieux captifs dont le supplice commençait seulement. Une après-midi, mademoiselle Navarre avait conduit Michel dans le cellier obscur qui, s'élevant à côté de la maison de ses parents, servait de cave, afin de lui montrer une grande cage transversalement divisée par des grillages si rapprochés qu'à peine pouvaient se mouvoir les malheureux oiseaux qui s'y trouvaient enfermés. Là, gavés de nourriture, ils engraissaient au point de devenir bientôt la boule de graisse qu'un jour une main indifférente saisirait pour arrêter le battement d'un tout petit cœur éperdu en écrasant délicatement le bec fragile fait pour apporter une note de bonheur aux concerts de l'espace, mais que, avant qu'il fût brisé, déjà l'angoisse des ténèbres avait rendu muet.

Ce retour annuel d'abondance, qui provoquait dans tous les foyers la même activité joyeuse, annonçait ainsi pour certaines espèces animales le moment tragique où beaucoup avaient à mourir à seule fin de prolonger la vie de leurs tranquilles meurtriers. Partout commençait la préparation des confits d'oie et de canard, les foies gras. Abusé par ces mots qui n'évoquaient chez tous qu'une idée de gourmandise, nul ne pensait au martyre qu'ils faisaient oublier, et Michel lui-même se fût arrêté à leurs dehors trompeurs sans une réapparition imprévue de cette sauvagerie foncière dont les êtres humains n'ont su que dissimuler la persistance en la revêtant de formes qui brusquement cédèrent sous ses yeux à une poussée presque bestiale venue des profondeurs du passé. Il venait d'arriver chez les demoiselles Feutrier, qu'il avait trouvées en plein travail ménager. A chaque instant, mademoiselle Athénaïs et mademoiselle Berthe se levaient pour se rendre à la cuisine où leur sœur cadette se tenait en permanence auprès du fourneau. Assise dans son fauteuil au coin du feu, madame Feutrier se bornait à répondre aux remarques d'ordre culinaire qu'en rentrant dans la pièce l'une ou l'autre de ses filles lui communiquait avec une autorité bruyante que le *vous* dont elles usaient en lui parlant nuançait de respect. Soudain Michel la vit qui, du bout de sa canne, retournait à la surface des cendres une sorte de masse soufflée pareille à certains gros champignons. La scène était si tranquille que, malgré le désordre secret qui, il le savait à présent, se cachait sous ces apparences, elle donnait une impression paisible qui éveillait dans son esprit le regret du foyer qu'il n'avait plus. Mais quand, en réponse à la muette interrogation de son regard, la vieille dame lui eut expliqué que c'était là un foie de canard qu'elle faisait cuire aux cendres, il crut voir, accroupie dans sa caverne, une vieille couverte de peaux de bêtes remuer du bout d'un bâton un débris de viande aussi maculé de cendre et de braises que ce viscère bleuâtre et gonflé dont aussitôt il détourna les yeux avec dégoût.

Il y avait près de cinq mois qu'ils étaient à Laurède, et pourtant, si loin qu'ils se sentissent parfois de chez eux, ils eussent volontiers prolongé leur séjour sans l'arrivée de l'automne qui, en rendant toute promenade impossible, venait accuser la médiocrité de leur installation. Ils l'avaient jugée suffisante aussi longtemps qu'avait duré la belle saison. Mais que leur sécu-

LA MOISSON DES MORTS

Grand Prix de la Société des Gens de lettres 1958

« On a comparé l'auteur d'HISTOIRE D'UNE SOCIETE à Balzac, à Tolstoï, à Proust... Il est vrai que R. BEHAINE inspire tout naturellement les comparaisons les plus hautes...

» De tous les romans publiés cette année, LA MOISSON DES MORTS est de loin le plus riche et le plus surprenant... »

Kleber HAEDENS. (*Paris-Presse*).

« LA MOISSON DES MORTS, est un beau livre... Il y a de grandes, d'émouvantes beautés dans cet éloge d'un domaine ou tout un clan plonge ses racines et trouve sa raison d'être... »

Jean NICOLLIER. (*La Gazette de Lausanne*).

« R. BEHAINE méritait le Goncourt... A côté de son œuvre la quasi totalité des chefs-d'œuvre dont on nous a chanté les louanges ont l'air de travaux de bricolage... »

Robert POULET. (*Rivarol*).

« René BEHAINE est toujours bien vivant, et l'on s'en réjouit... »

André BILLY. (*Figaro*).

« On n'entre pas dans cet univers sans y subir un envoûtement plus rare que la sympathie et que l'admiration. »

(*Sélection des libraires de France*).

« ...d'admirables pages... Je souhaite que LA MOISSON DES MORTS touche un vaste public. »

René LALOU. (*Les Nouvelles Littéraires*).

« Le plus grand romancier contemporain... »

(*Le Petit Crapouillot*).

« Une puissance aisée, irrésistible, nullement violente, qui vous prend, vous tient et vous emporte... »

René JOHANNET. (*Artaban*).

« Dans la lignée de Bonald, René BEHAINE... »

Michel VIVIER. (*La nation française*).

« Tout le monde, peu ou prou, a entendu parler de Françoise SAGAN, mais R. BEHAINE ? Son livre extraordinaire nous fait honte, dont il faudra bien un jour que ceux faisant le succès en France découvrent l'ampleur fantastique... »

Charles EXBRAYAT. (*Le Journal du Centre*).

« Une œuvre prodigieuse, humaine, poignante... »

Henry MULLER. (*Jours de France*).

« ...Il demeure inoubliable... »

Dominique AURY. (*Nouvelle Revue française*).

« LA MOISSON DES MORTS apportera-t-elle enfin à René BEHAINE le renom qu'il mérite ? on ne peut que le souhaiter pour l'honneur de notre temps. »

Yves GANDON. (*Plaisir de France*).

« Il eût dû remporter, haut la main, le Goncourt, si le Goncourt avait pour habitude de consacrer une œuvre durable plus qu'un succès de passage... »

Paul MORELLE. (*Libération*).

« ...Quelle beauté dans la profonde harmonie de ses phrases, quelle acuité dans son observation psychologique, quelle finesse dans son humeur, quelle profondeur dans ses déductions... »

Maxime MOIREZ. (*La Voix du Nord*).

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00577308 2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre